Jean DARRIG

Du serpent, on S'en tamponne !

©Provence-Polar

ISBN : 978-2-9539708-1-4
Dépôt légal 2ème trimestre 2012

1

Avant d'entamer mon récit, au risque de lasser le lecteur assidu, il faut que je me présente rapidement pour ceux qui ne me connaissent pas encore. Je me nomme Gino Volpi, né à Marseille, Boulevard Oddo, d'un père et d'une mère italiens. Mon papa maçon est mort quand j'avais six ans, tombé d'un échafaudage, et ma mère l'a suivi de peu dans la tombe, victime d'un cancer. Ce sont ma grand-mère et mon parrain Séraphin qui m'ont élevé. Alors que j'étais devenu commissaire de police, ma femme et mon fils ont été victimes d'un assassinat maquillé en accident de la route. C'était moi qui étais visé et les miens sont morts à ma place. Le cours de la vie s'est chargé de les venger.

Je me suis remarié avec Gilda, une fille splendide, elle aussi d'origine italienne, que j'ai connue lors d'une affaire précédente. Bientôt la cinquantaine, svelte, les tempes grisonnantes, l'œil bleu, je plais (d'après Gilda).

Nous sommes ici avec Serge et Sylvia. Serge ! Le petit frère que je n'ai jamais eu et dont je rêvais étant enfant. Il était mon second avec le grade d'inspecteur et m'a supporté à tous les sens du terme, m'aidant à surmonter mon chagrin, mes angoisses, mes doutes et ma paranoïa. Il me connaît comme s'il m'avait fait. Sylvia, son épouse, est une

camarade d'enfance de mon quartier, plaquée un beau matin par son mari. Passé un temps, nous avons vécu ensemble, partageant nos chagrins. Elle a trouvé en Serge le véritable homme de sa vie, et nous formons tous quatre une véritable famille, n'ayant aucun secret les uns pour les autres. Il faut dire que nous avons vécu des moments pas piqués des vers. Serge et Sylvia ont un fils adorable, Ludo, qui me considère comme son oncle, et depuis dix mois, Gilda m'a fait le plus beau cadeau de ma vie, ma petite Lisa, devant laquelle je suis complètement gaga.

Ah, j'allais oublier Paula, ma belle-mère ! Elle est aussi belle que sa fille et réciproquement. En outre, elle est au sommet de son épanouissement et distille la quintessence de sa beauté. Elle n'a que quatre ans de plus que moi et ensemble, nous avons eu un moment fou. C'était avant que Gilda ne m'accorde enfin ses faveurs.

Depuis trois jours, nous prenons nos marques et faisons connaissance avec le voisinage. C'est drôle comme les évènements de notre vie ne tiennent souvent qu'à un détail. Figure-toi, Lecteur, qu'un soir de mai 78, nous jouions Serge et moi aux machines à sous, au casino de Carry-le-Rouet qui s'enorgueillit d'avoir compté l'illustre Fernandel parmi ses administrés. Tout à coup, après un moulon[1] de fraises mélangées à des cerises, le bandit manchot me sort trois sept : « seven all » s'affiche

[1] Tas, amas.

sur la machine qui couine, pendant que les jetons 'glinglinguent' et débordent de partout.

– J'ai fait « seven all », m'écriai-je.

Serge, qui n'a rien compris, me fait : « T'es pas cévenol, t'es marseillais, fada ! Qu'est-ce que tu vas foutre dans les Cévennes ? »

Et c'est parti de là. J'ai repensé à ce que mon copain Louis Fréjols m'avait proposé il y avait une quinzaine de jours. J'ai fait les E.O.R[2] et l'Algérie avec Louis. Nous avons partagé des bons et des mauvais moments, des moments forts, comme on dit maintenant, qui soudent les hommes à jamais. Nous sommes toujours restés en contact, nous donnant des nouvelles de notre famille et de notre carrière. Il est aujourd'hui capitaine et commande la gendarmerie du Vigan. L'autre fois, il m'a proposé de venir passer nos vacances dans son patelin. Il est originaire du Béarn mais a hérité d'une grande maison tout près du Vigan. Nous avons donc décidé de partir dans les Cévennes en juin. Ainsi, en juillet-août, nos femmes pourront tout de même pratiquer la baignade et la bronzette au bord de la Grande Bleue.

Bien. Je peux maintenant commencer à vous raconter nos 'engambis'[3] dans ce patelin :

À notre arrivée dans la bourgade, j'ai filé à la gendarmerie, derrière le parc des châtaigniers pour prévenir Louis de notre arrivée. Juste au moment où je mettais un pied sur le seuil de la porte, Louis

---

[2] École d'Officiers de Réserve.

[3] Tracas, embrouilles. (Parler marseillais)

fit son apparition dans le couloir d'entrée. Sans m'en rendre compte, je barrai le passage d'une femme qui voulait pénétrer dans le bâtiment. « Le célèbre commissaire Volpi ! Et le commissaire Serge Michaud !» s'exclama Louis en nous tendant les bras. Nous nous donnâmes une accolade fraternelle alors que la femme finit par se frayer un passage en marmonnant quelque chose que personne ne comprit. Après les congratulations et plaisanteries de rigueur, Louis finit par me donner les clefs de son logis avec quelques recommandations.

Nous occupons maintenant ce grand corps de bâtiment — qu'ici aussi on appelle un mas — au village de Molières. Du puech[4] sur lequel la maison est bâtie, nous surplombons un peu la vallée de l'Arre et la bourgade du Vigan. Le panorama n'est fait que d'une succession de collines qui se chevauchent à perte de vue, allant du vert sombre au gris clair selon leur éloignement. Quand il fait beau, ces vallonnements sont assez riants, mais lorsque le ciel se couvre, les montagnes retiennent les nuages prisonniers, et la contrée prend alors des allures de pot de chambre, que les autochtones me pardonnent cette métaphore !

La baraque, toute en pierres, est si vaste qu'on se court les uns après les autres. C'est du solide, bâti pour durer des siècles, même si à l'époque où la maison a été érigée, les hommes ne vivaient pas très vieux. On ne bâtissait pas pour soi, comme aujourd'hui, mais pour les générations à venir. Serge

[4] Petite hauteur, colline.

et Sylvia se sont installés dans la partie droite, Gilda et moi dans la gauche, Paula, ma belle-mère, a préféré être au milieu, près de la cuisine. Quant à Ludo, le fils de Serge et Sylvia, il règne sur la magnanerie, vaste grenier, pourvu d'une petite cheminée à chaque angle et qui servait autrefois à l'élevage des vers à soie. Devant la maison, sous les platanes, trône une grande table en fer qui nous sert à tout : la cuisine, la partie de tarot, l'apéro. Même Lisa, notre fille, y fait la sieste dans son panier.

Comme les trois autres matins déjà, nous prenons tous le p'tit déj' en commun autour de cette table. Paula arrive avec la cafetière chaude. Elle a mis un short en jeans effrangé qu'elle n'oserait certainement pas mettre chez elle à Sausset-Les-Pins.

– Tu ne vas pas sortir comme ça, Mouma ? lui fait Gilda, inquiète.

– Et pourquoi pas, ma fille ? Tu verras, on ne m'en donnera pas un neuf, va !

– Oui mais quand même, Mouma !

– Et laisse-la, s'interpose Serge, elle est belle comme tout ! Peuchère !

Petit à petit, l'ami Serge, le gone de Lyon, se met à parler comme nous.

– Ma mère disait toujours : « il vaut mieux faire envie que pitié » renchérit Sylvia en se marrant… Tiens, à propos Gigi, c'est ton tour aujourd'hui de faire la tambouille. Qu'est-ce que tu vas nous mitonner de bon ?

– Ah ! Ne commence pas à me nifler, Sylou ! Je vais faire un tian et on fera griller de la saucisse de

Toulouse. Mais c'est samedi aujourd'hui, non ? Il faut qu'on descende au marché, y a plus de légumes ni de fruits.

Paula veut se racheter car elle n'aime pas mettre sa fille en colère :

– Allez-y tous les quatre, moi je garde les enfants.

– On prend la Méhari. Allez, boulèguez[5], il est plus de dix heures !

Je suis déjà au volant du bolide et essaye de la faire démarrer. Quand il fait beau, cette bagnole remplace le charme des voitures à chevaux que nous n'avons pas connues.

Parvenus au Vigan, nous décidons de nous scinder en deux. Les femmes vont aller au marché aux légumes, pendant que nous allons flâner Serge et moi sur « le quai » comme ils disent ici, voir les étals des marchands de tout et de rien, du porte-monnaie à la charentaise, en passant par les pipes à opium et les statuettes africaines. Ce marché vaut le coup d'œil, pas pour les marchandises qu'on y trouve mais pour la faune qui y circule et y vend de l'artisanat soi-disant local. De loin, on les prend pour des indiens ou des vikings mais de près, on s'aperçoit qu'ils ont l'accent de Belleville. Au début, ça fait drôle mais après, on s'habitue. Les 'squaws' de ces indiens valent aussi le déplacement. Certaines sont assez jolies et laissent toujours entrevoir un bout de sein ou de hanche. Elles sont peu farouches et copines avec tout le monde, rendant nos femmes jalouses, parce que, bien sûr, on

[5] Bougez-vous.

les regarde ces nanas qui nous sourient. Nous, ils nous appellent les « marseillais » ; « fatche de », c'est pourtant pas écrit sur notre front, qu'on est de Marseille ! Nous finissons par acheter quand même un petit moulin à vent qui amusera ma gamine.

Nous rejoignons nos belles près des halles. Chacune d'elles porte un lourd panier que nous nous empressons d'empoigner. Je suis étonné de voir que nous sommes suivis de près par une fille jeune, extrêmement mince, du même genre que celles que nous venons de côtoyer.

– Ah ! Au fait, dit Sylou, je vous présente Maud. On a discuté et puis on s'est plu et voilà ! Elle s'enquiquine un peu toute seule, alors elle va venir manger avec nous.

La fille nous sourit en baissant les yeux, sans nous tendre la main. Elle évite de justesse la bise que Serge comptait lui piquer sur la joue. J'ai l'impression qu'on l'intimide un peu.

– Oh ! Purée ! J'ai oublié la saucisse, dit Gigi. Il faut passer chez Pommard le boucher.

– Laisse tomber, lui dis-je. Il y a une queue pas possible devant son magasin. Tu l'achèteras au camion. Sa femme va passer vers onze heures comme d'hab'.

Nous nous entassons tous les cinq dans la Méhari qui écrase son cul de contentement et nous voilà partis à petite vitesse pour grimper la montagne.

– Tu crois qu'on va y arriver, fait Sylvia, anxieuse.

– T'inquiète… S'il le faut, vous descendrez, les femmes… et vous pousserez !

– Et ta sœur, fada ! Elle va pousser aussi !

Dès notre arrivée, chacun se met à une tâche. La petite Maud est un peu paumée au milieu de nous qui parlons fort et gesticulons pour un rien. Apparemment, elle n'a pas trente ans. Ses longs cheveux blonds pendent sur son front, cachant ses grands yeux vert pâle étonnés et lui donnant un air de désolation comme si toute la misère du monde l'avait soudain accablée. On a peur de lui serrer la main, tant ses doigts et ses poignets sont fins et j'ai plus de seins qu'elle. Pourtant, elle a quelque chose d'excitant cette gamine. Peut-être les lèvres charnues et un peu dédaigneuses ? Ou alors, ses pieds racés et son petit « tafanari »[6] qu'elle balance si joliment malgré son volume plus que modeste. Elle se meut avec une grâce naturelle, sans ostentation, exactement comme un bel oiseau, en regardant bien où elle met les pieds et en remuant ses mains de part et d'autre de son corps, comme si elle comptait s'envoler.

Le repas, comme d'habitude, se déroule en conversations tantôt feutrées, quand l'interlocuteur est à côté, tantôt braillardes quand on s'adresse à la cantonade. C'est l'été, il fait bon, nos femmes sont belles, le vin pas fameux mais c'est le bonheur !

Au moment du café, Serge vient s'asseoir à côté de moi et nous commentons les nouvelles de la radio.

– T'as entendu ? Ils ont arrêté 'Belzunce'. Pu-

[6] Synonyme de « popotin »

naise, qu'est-ce qu'il nous a fait cavaler, celui-là ! Tu vois, même quand on n'est pas là, ils se débrouillent quand même, les collègues !

Les femmes aussi se sont rapprochées et bavardent à voix basse. J'entends enfin celle de Maud qui est en train de leur raconter un peu son histoire. Mine de rien, je tends une oreille curieuse :

Elle était fiancée à un héritier d'une des plus belles propriétés viticoles du Languedoc. Quinze jours avant son mariage, le bellâtre a levé le pied avec une rousse roumaine bien charnue, venue faire les vendanges dans la région. Maud a alors pété un câble : tentative de suicide qui s'est terminée au CHU de Montpellier. Puis dépressions sur dépressions. Ses parents tous deux profs ne savaient plus quoi faire. Sa mère s'est mise en disponibilité pour la soutenir et la surveiller. Maud a enchaîné cure sur stage de poterie, d'art plastique, re-cure et aujourd'hui, elle est dans un centre de post-cure où la méthode Couet fonctionne à plein, pour la malade : « Je suis guérie, je suis guérie » mais aussi pour le personnel soignant : « nous vous avons guérie, des sous, des sous ».

Je comprends mieux pourquoi la pauvre chatte s'ennuie à mourir.

Vers le milieu de l'après-midi, nous entamons avec Paula et Ludo une partie de pétanque, pendant que nos femmes bavardent encore avec Maud. Vers dix neuf heures, Gilda raccompagne la jeune fille à 'l'Espérance', son centre de post-cure.

Ce matin, j'ai décidé de descendre au Vigan un

peu plus tôt, sans attendre Serge qui dort encore. On nous a recommandé d'avoir toujours des bougies et des allumettes à portée de main car à chaque orage, le courant est fréquemment coupé. Je vais donc en faire une petite provision, acheter le journal, faire le tiercé, boire un café ; toutes choses que je ne peux me permettre qu'en vacances. J'aime bien de temps en temps être seul pour réfléchir ou ne penser à rien, regarder les gens aller et venir et j'essaye de deviner quelle doit être leur vie. Assis à la terrasse d'un café, je me fais mon cinéma pour pas cher. Après ces petits moments de solitude, j'ai d'autant plus de plaisir à retrouver les autres.

De retour à la Méhari, j'ai la surprise de trouver une enveloppe scotchée à mon volant, facilement accessible lorsque la capote n'est pas mise. Le fait d'avoir choisi ce mode de fixation plutôt que de glisser l'enveloppe sous l'essuie-glace montre assez l'importance du billet. C'est un dépôt ciblé et réfléchi, par quelqu'un qui a pris son temps et qui n'a pas choisi la méhari au hasard. Ce n'est certainement pas une pub.

J'ouvre lentement l'enveloppe et soudain un vieux réflexe fait surface : les empreintes ! Trop tard, j'en ai mis partout et puis, je ne vais pas commencer à fantasmer en vacances, non ? Le billet est manuscrit, d'une écriture ferme et régulière :

Cher commissaire Volpi,

J'ai peur que vous ne vous ennuyiez dans ce bled, vous et votre ami Michaud. Il vous faut de la

distraction. Aussi, je vous propose de vous trouver à partir de dix sept heures sur la route de Navas, après Montdardier. Une surprise vous y attendra.

À bientôt…

Je replace la lettre dans son enveloppe, plus que perplexe…

Dès mon retour, je prends Serge à l'écart et lui montre le billet. Très circonspect lui aussi, il tire sa bouche en avant et hausse les sourcils.

– C'est tout ? interroge-t-il.

– Ben oui…

– C'est quoi la surprise, à ton avis ?

– Aucune idée ! En tout cas, c'est quelqu'un qui nous connaît…

L'arrivée des femmes met un terme à notre réflexion commune. Je fais disparaître la lettre dans la poche de ma chemise en jeans et je vais la pendre dans l'entrée.

Après le café, avec un clin d'œil à Serge, je laisse innocemment tomber :

– Cet aprèm' on va aller chercher des fromages de chèvres avec Serge. On m'a indiqué un endroit sur le plateau où il paraît qu'ils sont 'coume aco' ! C'est une vieille qui les fabrique.

Je n'ai pas fini de prononcer la phrase que Gigi sort de la maison, brandissant le billet, hors d'elle. En écrasant le papier sur la table, elle vocifère :

– Et ça, c'est un fromage aussi, couillosti ! On va

y aller nous aussi, voir ces chèvres de près, pas vrai Sylvia ! Je t'en foutrais des chèvres moi ! Ça fait juste quatre jours que nous sommes arrivés et voilà que messieurs commencent déjà à nous enfumer ! Non mais, vous êtes des malades ! Allez aux putes aussi, pendant que vous y êtes !

– Attends, lui dit Serge. On va vous expliquer…

– Oh toi, ça va, hein ! Vous ne valez pas plus cher l'un que l'autre !

Pour couper court, je lance :

– Vous aller venir avec nous, comme ça vous verrez en même temps que nous de quoi il s'agit. Si vous me laissiez expliquer…

Gigi retourne dans la maison en marmonnant :

– Des radasses, voilà ce qu'il leur faut !

Paula s'interpose, devant notre mine déconfite :

– Attendez les filles, laissez-les au moins s'expliquer ! Vous pourrez gueuler après.

Lentement, je raconte la façon dont j'ai trouvé le billet et une fois calmées, les filles participent enfin à la réflexion qui s'impose.

– D'abord, qui sait *ici* que nous sommes commissaires de police, fait Serge, on ne se balade pas avec la carte de police autour du cou.

– Eh ben, il y a Fréjols, bien sûr et puis… C'est tout !

– Et ton copain gendarme, ce n'est pas le genre à mettre des mots doux dans une bagnole ou à faire une galéjade.

– Ça c'est sûr, reconnaît Gigi, je dois dire que dans le genre sérieux, il se pose là !

– Vous n'avez pas parlé avec les voisins ? fait

Paula.
– On leur a juste dit qu'on était des amis de Fréjols et qu'on venait de Marseille, c'est tout.
– Ah ! Mais attendez, réfléchit Sylvia, on a dit ce que vous faisiez à Maud, souviens-toi, Gigi…
– Eh ben voilà ! Vous avez encore trop parlé, comme d'hab' !
– Tu crois que c'est elle qui a écrit le billet ?
– Je n'en sais rien mais il faudra vérifier son écriture, à l'occasion.

Paula s'interpose et joue comme souvent l'élément modérateur :
– Et qu'est-ce que vous avez à « psychoter » comme ça pour une vétille de billet ? Vous êtes des hommes, non ? Alors allez-y, sur le plateau, tous les quatre et vous verrez bien. Allez, basta avec ça ! Qui vient marcher avec moi, en attendant la surprise ?
– N'empêche que ça sent l'embrouille, me glisse Serge.

Vers quatre heures et demi, nous nous préparons à partir. Je monte dans la méhari.
– Non ! fait Serge. Avec cette bagnole jaune, on nous verra arriver de loin. Nous aussi on va faire une surprise. Prenons le combi WW, on fera une arrivée plus discrète.
– Bien vu, le Gone ! Allez, en voiture les filles, en route vers l'aventure !
– Le long de la route en lacets qui monte à Montdardier, Gilda et Sylvia admirent le panorama qui se découvre à chaque virage et chacune y va de son

commentaire :
– Tu vois, c'est beau mais je préfère l'horizon de la mer.
– Tu crois qu'ils ont de la neige, l'hiver ?
– Je n'espère pas, sinon comment veux-tu qu'ils montent ?

Au sortir de Montdardier, nous attaquons la route étroite qui serpente au milieu du plateau pelé, parsemé de gros blocs de pierre, où seuls les moutons et les chèvres peuvent trouver pitance.
– Pétard, y a dégun[7] ici ! même pas des oiseaux !

Au détour d'un virage, à une centaine de mètres, on aperçoit finalement l'arrière d'une Renault 16, derrière une touffe de genévriers.
– Ralentis, me fait Serge, qui sait, c'est peut-être ça, la surprise ? Baissez-vous, les filles, on ne sait jamais…

J'avance à deux à l'heure jusqu'à me trouver de l'autre côté du bouquet de genévriers. Je coupe le moteur et nous attendons, comme des gosses de quinze ans qui vont faire une bêtise. Les filles n'osent pas se relever et hésitent entre la crainte et le fou rire. Finalement, n'y tenant plus, je fais le tour du bosquet pour pouvoir découvrir la totalité de la Renault 16.

La portière du conducteur est ouverte. Il semble qu'il y ait quelqu'un au volant mais seule une mèche de cheveux est visible par la lunette arrière. Je m'approche donc doucement de la portière et, là, je découvre la « surprise » :

---

[7] Provençal : Il n'y a personne.

La conductrice est à demi renversée sur le siège du passager. Une de ses mains tient encore le volant. Sa tête malheureusement n'est plus qu'une bouillie informe et sanglante. Sur le plancher, près des pieds de la morte, une clé à molette de belle taille dont les mors sont ensanglantés. Nul doute qu'elle ait servi à escagasser la conductrice. Pour une surprise, c'est une surprise mais une mauvaise, une très mauvaise. Les mouches s'en donnent déjà à cœur joie dans un vrombissement macabre.

Je retourne au bus WW et rien qu'à voir ma mine, tous les trois comprennent que l'heure est grave.

– Punaise, tu parles d'une surprise, fais-je à Serge. Va voir… Non, les filles, vous, vous restez là !

Serge revient, les yeux baissés, un peu plus pâle que d'habitude. Gigi et Sylvia commencent à s'alarmer.

– Qu'est-ce qu'il y a dans cette voiture, fait Sylvia.

– Un cadavre de femme, la tête en bouillie.

– Ah ! C'est pas vrai ! Vous nous faites marcher ! Ce n'est pas drôle.

Sylvia me bouscule et se précipite vers la Renault 16. Le temps que je la rattrape, c'est trop tard, elle a vu. Elle se déleste de ce qui lui restait dans l'estomac à l'ombre des genévriers. Devant ce spectacle, Gigi demande, craintive :

– C'est grave ?

– N'y va pas, n'y va pas Gigi, pour l'amour du ciel, lui fait Sylvia.

– C'est un meurtre. Il faut prévenir mon copain

Fréjols. Je vais y aller avec Sylvia pour lui faire prendre l'air. Gigi ! Va te mettre à l'ombre de l'amandier, là-bas. On va bien trouver un téléphone dans le coin.

Serge reste près du corps, au cas où une voiture viendrait et pour éviter les curieux. Je finis par trouver un téléphone dans les dernières maisons de Montdardier, chez un brave retraité.

– Allô ! Louis ? … Oui, c'est moi, Gino. Il faudrait faire fissa et venir avec tes hommes sur la route de Navas. Préviens le Parquet tout de suite, c'est un meurtre, sans aucun doute. Grouille.

Fréjols me demande de prendre toutes les précautions pour protéger la scène de crime et éviter que l'affaire ne s'ébruite avant son arrivée.

Ayant entendu la conversation malgré moi, le retraité me fait :

– Je viens avec vous.

– Non ! Vous ne venez pas ! Restez chez vous et taisez-vous. Attendez l'arrivée des gendarmes. Si les gens se radinent, ça va foutre toute l'enquête en l'air et vous en serez responsable !

– Oh mais dites ! Vous n'êtes pas de la police tout de même !

– Si ! Justement. Et attention à ce que je vous ai dit !

De retour sur place, je constate que Serge a garé le minibus afin de cacher le plus possible la Renault 16. De plus, il a jeté sur la voiture une vieille couverture qui traîne toujours dans le combi. Une vingtaine de minutes plus tard, la brigade de Fré-

jols débarque avec une estafette et une 304 break.
– Il n'est passé personne ? demande Louis.
– Non, pas pour l'instant. C'est désert, ici !

Serge enlève la couverture et Fréjols baisse la tête pour se rendre compte de la situation.
– Oh ! « Pute de mort » ! Murmure-t-il pour lui-même.
– Tu la connais, Louis ?
– Va savoir ! Comment veux-tu reconnaître quelqu'un dans cette bouillie ! Avec l'immatriculation, on va trouver. Enlève ton minibus, Serge, mes hommes vont commencer à travailler en attendant le Parquet.

Chaque gendarme s'affaire à une tâche, de façon mécanique, sans échanger une parole. Il n'y a pas à dire, ils ne bossent pas comme nous. C'est vrai que ce sont des militaires. Les hommes placent leurs véhicules de façon à protéger la zone des regards et des incursions. Le champ voisin étant plat et au niveau de la route, ils créent une mini-déviation pour détourner la circulation.

Fréjols commence à poser des questions, c'est le propre du gendarme :
– Vous l'avez découverte comment ?
– Eh ben, figure-toi qu'on était invités. Enfin, je crois…

Et je lui montre le billet scotché après mon volant.
– Voueille ! C'est bizarre, fait-il. Je te prends le billet, c'est une pièce à conviction. Qu'est-ce que vous en pensez tous les deux, fait-il en désignant du menton la Renault 16.

– Bof ! dit Serge, elle doit avoir dans les quarante ans, à voir la peau des jambes et des mains. Pas trop mal foutue. Peut-être des relations avec un plombier ? Mais méchant le plombier ! Violent !
– Apparemment, la voiture allait vers Montdardier et devait donc venir de Navas. Mais ce qui m'intrigue, c'est la raison pour laquelle on nous a attirés ici. Et puis qui connaît notre fonction de commissaires de police ? Tu en as parlé à tes hommes, Louis ?
– Même pas. Après tout, ça ne les regarde pas.
– Bon. Ben alors il n'y a plus qu'une seule personne qui le savait, dit Serge.
– Et ouais ! Il va falloir tirer ça au clair.

Nous nous retirons à l'écart pour laisser travailler les professionnels locaux car une voiture arrive de Navas.
– Ah ! Louis, voilà un client !

L'homme arrête sa voiture avant d'entrer dans le champ et descend du véhicule.
– Qu'est-ce qui se passe, demande-t-il, en essayant de voir à travers les véhicules et les gendarmes. Soudain, ayant sans doute reconnu la voiture, il avance, comme poussé par une main invisible.
– Qu'est-ce qu'elle a eu ? fait-il en scrutant nos visages.
– Ah ! Vous savez de qui il s'agit, alors ? réplique Fréjols.

Je reconnais bien là le bon réflexe du limier roublard.
– Ben… L'homme n'ose pas parler.
– Et si, vous la connaissez ! Venez voir…

Et Louis entraîne l'homme vers la Renault 16 en le tirant par le coude.

– Oh non ! fait l'autre en découvrant la scène.

– Allez, remettez-vous et venez dans l'estafette, vous allez tout me raconter. On va gagner du temps.

Nous les suivons et restons à la porte de l'estafette, de façon à pouvoir entendre.

– Alors, qui est cette femme ?

– C'est une amie. En fait c'est ma maîtresse… Enfin, c'était… C'est Colette, la femme de Julien Mende, le plombier.

Et là, le gars commence à raconter une « tranche de vie », c'est comme ça qu'on appelle ce genre d'histoire vraie. Elle sera plus tard complétée par certains témoins et surtout par la sœur de la victime qui était plus ou moins sa confidente. Je ne résiste pas au plaisir de vous servir ce mets de roi du fin fond de la province, avec mes mots à moi, bien entendu.

Julien, le mari de la victime, a appris son métier de plombier sur le tas, après de nombreuses expériences malheureuses dont ses premiers clients ont fait les frais. Pour la soudure, c'est un vrai pro mais pour la conception, les métrés, les devis, il vaut mieux avoir affaire à quelqu'un d'autre. Ses installations se terminent laborieusement avec force raccords, manchons, coudes en tous sens, souvent inutiles. À un moment donné, l'eau chaude ou froide finit par passer et c'est là l'important, en tout cas, pour lui ! Ne le cherchez pas après cinq heures de

l'après-midi : il est au café, en train de taper la carte, en éclusant la longue série de « jaunes » qui va le conduire doucettement vers son dodo, à condition qu'il retrouve son chemin. Pendant ses longues absences, sa femme Colette a eu le temps de réfléchir à sa position.

Un jour, elle a cédé à un client, un peu échauffé par sa jupe serrée et ses talons un peu hauts. Elle fut culbutée sur le burlingue, sans déplaisir mais sans plaisir non plus. Cette anecdote fut bien sûr relatée par la sœur de Colette. Ce coup de canif dans le contrat allait ouvrir la porte de la cage. Comme elle s'y attendait, un autre client,

par l'odeur alléché, se sentit plein d'entrain,
et voulut profiter du joli popotin.

Malgré ses envies, elle l'accueillit à coup de tube PVC, histoire de faire comprendre que la fois d'avant était un moment d'égarement et qu'on avait refilé à ce gars un mauvais tuyau. Dorénavant, elle entendait bien choisir ses amants elle-même, quitte à essuyer un refus. Comme elle était fine mouche, elle ne prit jamais de râteau et choisit toujours ses pratiques parmi les hommes mariés, discrets et soucieux de leur réputation. À sa façon, elle réalisait aussi des métrés. On se doutait bien, vu l'éclat de ses yeux et de sa coiffure, qu'elle ne devait pas « cracher dessus » mais rien n'est jamais parvenu aux oreilles du mari.

Le légiste appelle Fréjols.

– Venez voir, j'ai trouvé quelque chose d'intéressant sur le corps.

– Venez, venez, me fait Louis.

Le juge interroge Fréjols de la tête à notre sujet. Une fois nos noms connus, notre notoriété explicitée, le juge et le proc' ne font plus de difficultés et nous saluent cordialement.

Le légiste soulève la robe de la morte pour nous laisser entrevoir le bas de sa cuisse gauche. Sur la peau, est écrit le mot « Salope », apparemment au feutre. Mais le graphisme est assez particulier. Le S est en fait le dessin d'un serpent cobra. Pour une bonne compréhension, j'ai retranscrit ici la calligraphie spéciale de ce mot écrit à même la peau :

Après une auscultation rapide, le légiste rend ses premières constatations.

– Elle est morte bien sûr par enfoncement de la boîte crânienne. Sa mort a dû se produire il y a environ deux heures, au grand maximum.

– Vous croyez qu'elle avait déjà ce machin sur la cuisse avant d'être assassinée ?

– Je n'ai pas l'impression. Ça a l'air frais… Regardez :

Sur le bout de son doigt, il recueille une faible trace d'encre.

– Bon, fait-il, je regarderai de plus près à l'autopsie.

– En tout cas, pas un mot là-dessus, à qui que ce soit. Vous avez bien compris, tous ? prévient Louis.

Et je sens bien que dans sa voix, cette mise en

garde s'adresse à tous les présents, y compris le juge et le proc'.

Le corps s'en va, la première phase de la messe est finie. Nous en profitons pour prendre congé, bien contents que l'on nous ait acceptés, malgré notre statut de touristes.

– N'oubliez pas de laisser traîner vos portugaises partout les gars mais rien sur l'enquête, d'accord ?

– Louis, dans la police aussi on sait ouvrir ses oreilles et fermer sa gueule !

À suivre….